

ROBER RACINE

*Toujours chercher, toujours créer...  
à défaut d'être un astronaute<sup>1</sup>*

Au mois d'avril 1962, à l'âge de cinq ans et demi, j'ai avalé, sans m'en rendre compte, une épingle à tête. Elle s'est logée dans l'intestin. On m'a opéré pour l'en extraire. Je me souviens de tout à l'hôpital: mon lit, ma chambre, la venue de l'infirmière pour me conduire à la salle d'opération, la table d'opération noire, le masque qui s'est posé lentement sur mon visage pour m'endormir, l'anesthésie générale. À mon réveil, j'ai dit: «J'ai soif.» Quelques jours plus tard, une garde est venue enlever mes points de suture. On a dit à ma mère qu'on m'avait administré «un peu trop» d'anesthésique et que je serais «peut-être» légèrement plus lent, mais qu'à l'âge de 14-15 ans tout reviendrait normal. Or, c'est précisément à cet âge que s'est opérée en moi cette explosion créatrice de l'esprit que rien ne laissait prévoir auparavant puisque je n'aimais ni lire, ni écrire, ni me concentrer sur des choses intellectuelles à l'école ou ailleurs. J'étais physique, dans mon corps, peu dans ma tête.

Enfant, j'aimais jouer avec les insectes, les mouches en particulier. Je pouvais les endormir et les réveiller. J'avais un esprit de recherche, d'expériences plus ou moins scientifiques.

---

1. Ce texte est une version abrégée de la conférence d'ouverture de la 45<sup>e</sup> Rencontre québécoise internationale des écrivains, sur le thème «Écrire l'art». Le texte complet est disponible sur le site de l'auteur: [www.roberracine.com](http://www.roberracine.com) (N.D.E.).

J'aimais être dehors, explorer et observer la nature. Derrière notre maison, il y avait des champs à perte de vue. J'ai été tous les insectes, les merles et les carouges, toutes les herbes, les ciels et la terre. Tout cela a été mon premier livre de lecture. La plupart des voisins avaient une piscine. Alors j'ai été tous les astronautes marchant dans l'espace faisant la grimace à la gravité terrestre. Je bougeais sous l'eau dans un semblant d'apesanteur merveilleux. Le bonheur. Je suivais avec passion tous les voyages des missions spatiales, que je refaisais avec mes mouches. J'observais le ciel, de jour et de nuit, en me demandant comment m'y rendre. À l'âge de quinze ans les choses ont changé: mon corps est disparu. Grâce à la musique, j'ai découvert ma véritable vocation: la création artistique. Je m'y suis engagé totalement: écrire, composer, dessiner, explorer, essayer.

Ma mère a toujours conservé cette épingle dans le pot que lui avaient remis les chirurgiens de l'hôpital Notre-Dame en avril 1962. Ce n'est qu'en 2003, 41 ans plus tard, que je lui demandai de voir l'épingle pour la première fois.

Le 20 février 1962, John Glenn fut le premier astronaute américain à effectuer trois orbites autour de la Terre à bord de la capsule Mercury *Friendship 7*. L'aventure spatiale américaine m'a toujours passionné. J'avais un ami abonné à la NASA. Il recevait régulièrement de l'information sur les vols, les activités des astronautes. Il m'a donné l'adresse et j'ai reçu plusieurs dépliants. À chaque décollage à Cap Canaveral, on faisait entrer un téléviseur monté sur un haut trépied (un genre de fusée...) dans la classe pour assister à l'événement retransmis en direct. Notre directeur d'école, monsieur Marcel Sicotte, était co-animateur avec Henri Bergeron à Radio-Canada pour commenter les diverses phases des missions. Grâce à lui, j'avais l'impression d'être en lien direct avec les astronautes.

Ces voyages dans l'espace et sur la Lune représentent l'aventure humaine qui m'a le plus bouleversé et fait rêver dans ma vie. Encore aujourd'hui le pouvoir de ces voyages est intact sur moi. Je me souviens qu'à chaque décollage, je me disais en pensant aux astronautes: « Comme j'aimerais être à leur place. Quitter l'école et la classe pour partir loin. »

Puis il y a eu l'exposition universelle Expo 67. J'avais 11 ans et j'ai visité tous les pavillons. À cet âge, je n'avais aucun sens critique. J'étais ouvert, émerveillé. Ce fut, littéralement, mon premier tour du monde. Je découvrais des architectures étranges, des sons, des musiques, des races, des vêtements, des odeurs, des goûts totalement nouveaux. C'est là que j'ai découvert la télévision en couleur, dans le pavillon de la France, les sculptures de Niki de Saint Phalle, la musique électronique, le *Polytope* de Iannis Xenakis, la spatialisation du son avec une œuvre du compositeur Gilles Tremblay pour le pavillon du Québec, le cinéma à 360 degrés au pavillon du téléphone Bell et tellement d'autres sensations nouvelles. C'était merveilleux. J'ai passé tout l'été là-bas, dans les îles de Terre des hommes. J'y suis retourné à chaque année, nostalgique d'un bonheur passé, jusqu'au moment où la Ville a décidé de tout fermer pour de bon.

Il y a quelques années, j'ai raconté l'histoire de l'épingle avalée à mon bon ami, l'artiste Raymond Gervais. Il m'a fait remarquer, stupéfait, que l'épingle, ce motif, se retrouvait sous différentes formes dans quelques-unes de mes œuvres: la *Boîte à épingles* (1979) pour compter les 840 reprises des *Vexations* pour piano de Satie, les 60 000 petits bâtonnets coiffés des petits cartons bleus plantés à la verticale du *Terrain du dictionnaire A/Z* (1980-81), les clous plantés dans les dictionnaires des œuvres *Lieux Cités/Cités* (1982), les 400 tiges d'acier du *Lightning Field* de Walter de Maria, lieu principal où se

déroule l'action de mon deuxième roman *Là-bas, tout près*, et d'autres sans doute.

Alors je me suis dit que l'épingle-fusée avait visité un petit corps étranger. Qu'elle avait voyagé, filé, à la fois mobile et immobile dans l'apesanteur intérieure d'un petit garçon de cinq ans. L'anesthésie avait gardé cet enfant dans l'apesanteur de l'espace pendant près de dix ans. Au retour, d'autres fusées étaient sur la rampe de lancement : écriture, composition musicale, arts visuels, chorégraphie...

### **Composer/écrire de la musique**

Depuis plus de quarante ans maintenant, la musique m'accompagne, à la fois secrète et généreuse. Pourtant, elle demeure inexplicable... Peut-être parce qu'elle n'a pas à être expliquée, mais écoutée.

J'ai composé de la musique, j'ai joué mes œuvres en concert. Malgré cela, je reste sans mots devant l'expérience musicale. C'est comme si je devais parler de la respiration, de l'air ou du ciel.

La musique offre une autre dimension, un autre temps. Il y a un paradoxe en elle. Elle crée des réseaux de distances infinies. Elle est à la fois très proche et très éloignée de nous. Elle est double, triple, multiple. Je la ressens comme une immobilité en mouvement. Un glissement imperceptible qui va du soupir à la véhémence, le temps d'un regard, d'un geste. La musique vient nous chercher, traverse notre rythme. Elle surgit à tout instant dans notre mémoire, notre souvenir, notre vie.

La musique a changé ma vie. Elle m'a donné le goût de la lecture et de l'écriture. Elle a été un déclencheur, une porte ouverte sur la recherche et la création. La musique m'a montré

la solitude, l'écoute et la réécoute. Un silence nouveau s'est présenté à moi. À quinze ans, j'ai eu un coup de foudre pour le piano. J'ai alors exploré cet instrument avec passion. Puis, j'ai étudié la théorie musicale, la notation, lu plusieurs biographies de compositeurs. Mon choix était fait : je consacrerai ma vie à la création.

Lorsque je lis, le silence me parle. Lorsque j'écris, le silence s'aligne, se déroule sur la page ou l'écran. Lorsque j'écoute de la musique, la durée me parle, me touche. Elle cherche, médite, hésitante et décidée à la fois. Elle est une tension fragile et redoutable, empreinte d'interrogation et de réminiscence. Elle exprime une simultanéité de déroulements divers, de vitesses quasi intemporelles.

Certains compositeurs affirment écrire de la musique, d'autres composent de la musique. C'est une question d'attitude. Pour ma part, je n'ai jamais pensé qu'il pouvait y avoir un rapport particulier entre l'écriture et la musique. Je ne privilégie pas un mode d'expression par rapport à l'autre. Parfois, seuls les sons conviennent à mon idée. Ou bien, les mots suffisent à rendre telle émotion, telle image, tel sentiment.

Un jour, je demandai au regretté Claude Vivier comment il composait sa musique. Il me répondit : « Par couleurs. » J'ai voulu en savoir davantage. Il alla au piano et plaqua une série d'accords dans le registre aigu en me disant : « Tu vois... C'est par couleurs. » Couleurs et mystère de la musique. Sonorités diverses de l'écriture. Soudain, il y a du sens, du non-dit à rendre visible, audible. Il y a cet invisible, ces tensions et ces souffles à communiquer. Il y a l'inexprimable à offrir. Une expérience limite, des mondes entraperçus à codifier, à noter, à transmettre.

Pourquoi écrit-on un quatuor à cordes plutôt qu'une œuvre orchestrale ? Là, quelque chose nous dépasse. On joue

quelques notes, un accord naît, un motif, une résonance, une phrase, et l'on sait, l'on sent qu'il faut telle ou telle formation. Il y a une sonorité, un mouvement, une couleur, un timbre, une intensité à capter. On entend une masse ou une ligne. Peut-être en est-il ainsi lorsqu'un écrivain opte pour la nouvelle plutôt que le roman.

J'ai écrit et publié des romans, une pièce pour la scène, deux chansons, réalisé une vidéo, fait de la photographie, du dessin, des installations, des performances, des chorégraphies, composé de la musique, donné des concerts, créé des œuvres radiophoniques, une œuvre d'art public, une œuvre pour le web. J'ai toujours pensé que pour chaque création il n'y avait qu'un seul mode d'expression approprié. Parfois, il n'y aura que les mots et le livre pour exprimer la vision que j'ai envie d'offrir aux gens ; parfois, il n'y aura que les sons, l'image, le mouvement ou l'espace. Mais là où je suis parfaitement heureux en création, c'est lorsque j'écris seul à ma table de travail. La réalisation la plus satisfaisante pour moi reste l'écrit.

Créer est essentiellement une manière de vivre. Toute ma vie est organisée en fonction de la création. C'est un choix très clair que j'ai fait à l'âge de 16-17 ans : consacrer ma vie à l'étude, la recherche et la création. On peut dire que je suis entré en création comme on entre en religion : par vocation, nécessité intérieure. Je vis toujours en parfait accord avec ce choix. J'écris pour moi et je publie pour les autres. Cela s'applique également aux autres formes d'expression que j'emploie. Il s'agit de s'offrir une vision pour ensuite l'offrir à l'autre. Jusqu'ici j'ai eu beaucoup de chance dans la diffusion de mon travail. Il a souvent bénéficié des meilleures conditions de publication, d'exposition et autres. J'en suis très conscient.

Je crois avoir toujours exprimé ce qui chantait en moi, que ce soit par la musique, la littérature ou les arts visuels.

Chaque projet (ou création) a sa manière de vivre et d'être. Le contexte social, historique est toujours là. Il flotte, omniprésent, quelque part. Il est lié à ma vie, mais dans ma création, il est peu présent, sauf dans mes romans. En arts visuels, je travaille comme un essayiste. Lorsque je crée une œuvre autour de Erik Satie, Gustave Flaubert, la comtesse de Castiglione, le *Dictionnaire de la langue française* de Paul Robert, Glenn Gould, Benjamin Franklin, William Bouguereau, Carlo Gesualdo, Samuel Beckett, les missions spatiales Apollo, les personnages de l'Histoire passée et présente sont des sujets de recherche, des vies et des lieux à explorer, rien d'autres. Ils sont, pour un temps donné, des sources d'inspiration pour tel ou tel aspect de l'œuvre. Certaines personnes confondent influence et inspiration. Dans mon cas, il s'agit d'inspiration. Les œuvres des autres peuvent être des déclencheurs d'émotions, de projets. La rencontre est souvent là. Des scènes, des images, des vies et leurs mystères porteurs restent en nous des années sans qu'ils ne soient exprimés. Puis soudain ils refont surface, émergent, ré-apparaissent. Comme la comète de Halley qui nous revient à tous les 75 ans environ. On peut en faire quelque chose ou pas. Capter. Témoigner. Offrir. Lorsqu'un projet est achevé, son sujet n'existe pour ainsi dire plus dans ma vie. Je m'en éloigne rapidement. De même, je ne suis pas très attaché à ma propre création. Lorsque je la fais, j'y suis totalement engagé. Une fois terminée, je passe à autre chose.

Je travaille toujours seul. Je n'ai jamais aimé travailler en équipe, et ce, depuis l'enfance. À l'université, j'ai déjà abandonné un cours parce que nous devions présenter le travail de session en équipe. Je peux y arriver, mais il faut qu'il y ait une parfaite entente avec l'autre et il ne faut pas que cela dépasse trois personnes. Je fais tout pour éviter ce genre de situation. Je suis heureux et inventif seul.

J'ai besoin de temps pour une nouvelle création. J'y rêve longtemps. Parfois, la réalisation se fait rapidement, cela dépend des projets (les *Pages-Miroirs*, par exemple, m'ont demandé quatorze années de travail pour un temps de conception au départ extrêmement bref). Ce n'est jamais pareil. Je me suis toujours engagé dans des créations qui demandaient beaucoup de temps. Je suis à l'aise dans les projets qui s'étendent sur plusieurs années. C'est mon rythme naturel. Sans doute parce que j'ai un tempérament contemplatif. Mon grand plaisir c'est de rêver, de penser à une œuvre, d'en être habité. Il m'est arrivé à l'occasion de créer rapidement une œuvre, mais c'est l'exception. Mon travail est davantage lié au temps qu'à l'espace. Peut-être parce que je suis surtout habité par l'écriture et la musique, qui sont des arts du temps. L'espace (sur Terre, j'entends) reste pour moi quelque chose d'assez abstrait.

## Dessiner

J'aime réaliser les choses lorsqu'elles demeurent au niveau du crayon et de la feuille de papier. Dessiner, c'est écrire. C'est confier à l'autre sa nudité. L'intimité est spectaculaire dans la vie intérieure. J'ai dessiné de la main gauche et de la main droite. Chaque main a son registre, sa tessiture, son débit et sa trajectoire. Tantôt elle délimite, tantôt elle remplit. Les deux modèlent une « apparition disparaissante », pour reprendre une expression chère au philosophe Vladimir Jankélévitch.

Où est le dessin avant que la main ne s'empare de lui dans l'invisible de la douleur ou de la joie ? Il appartient au retour sur soi, aux battements de paupières qui rythment l'éveil, aux frémissements de chaque poil, à la respiration microscopique des pores de la peau. Dans la main qui dessine, les lignes de vie, de cœur et de tête, telles des vignes sur la

paume, s'enroulent autour du crayon gras ou fin et libèrent un nouveau-né. Elle le garde ou le jette, l'efface ou le modifie, le maquille ou le dénude, l'accompagne ou l'isole. Dessiner, c'est libérer la main d'une idée, d'une obsession.

En regardant le papier vierge, j'aimerais ressentir un vertige à la limite de l'étourdissement, un émoi. Alors le regard de celle qui sait ou de celui qui se tait, et inversement, deviendrait un dessin en attente. Peut-être y a-t-il au bout des doigts de chaque artiste l'empreinte d'une image où se tient, dans les courbes de ses lignes, un reflet, tel le visage de Narcisse brouillé par les ondes de son cri émerveillé au-dessus des vapeurs de l'eau trouble.

L'histoire du dessin peut se lire dans les marges des cahiers, calepins, feuilles volantes et autres « capteurs de rêves », pour reprendre le nom de cet objet amérindien. Les marges des manuscrits sont de petites grottes de Lascaux pour ceux et celles qui écrivent. Dessins, gribouillages, croquis, traits, esquisses invitent la main à flâner là où le crayon laisse une trace en devenir.

Écrire, c'est dessiner. Mais l'artiste dessine peu de mots. Son royaume est celui des masses de couleurs, équilibre d'ombres et textures subtiles. Il note les formes, les reflets, les lumières, les matières de ce qui est présent ou pourrait l'être. Parfois, il écrira sous le dessin un titre, un mot, des chiffres même, mais jamais ceux-ci ne ressembleront à ce qu'ils identifient ou désignent.

La main qui dessine se souvient du temps où elle était intuition, désir secret, état second. Lorsqu'elle trace un passage, un paysage, l'ombre d'un corps humain, l'aire d'une couleur ou les nerfs de la vie, elle s'insinue dans le passé des matières vivantes pour les cristalliser.

Lorsque je dessine, je ne sais pas pourquoi mes doigts tiennent un crayon, du fusain, un pastel gras ou une goutte de sang que j'étale sur le papier. Ces objets sont les diapasons d'un *la* dont la hauteur varie sans cesse. Le regard s'insinue, s'infiltré, avance, conserve ou élimine ce que le mouvement trace. La main danse et chorégraphie simultanément. Elle est à la fois interprète et œil extérieur. Vient l'abandon, le laisser-aller, le plaisir essentiel. La liberté est au bout des doigts. Il n'y a ni plan de vol ni itinéraire. Certains repères remontent à la surface: l'expérience, le familier, le déjà-essayé pilotent ces traçantes que les doigts guident. Puis tout s'arrête. Ce n'est pas l'épuisement ou la fatigue. Non. Le dessin a enfin pris son envol. La tour de lancement est dépassée. Il n'y a plus de risque au sol. Ces *fusées* dont parle Baudelaire, le vingtième siècle les a transformées en crayons à réactions aptes à dessiner l'exploration spatiale, le ciel pour support, le cosmos en repère. L'artiste est dès lors placé à l'intérieur du bout de craie qui révolutionnera l'apesanteur des signes, les communications au sol. Ceci n'est pas une fable. C'est le décalque d'une main nouvelle aux aguets de sa propre apparition. Visière levée, l'éblouissement du papier m'invite au tutoiement. Il n'y a plus de fléchissement dans l'œil. Iris et cristallin guident la main vers le lieu où elle devra poser une vision vierge.

Depuis les débuts de l'humanité, nous dessinons. D'abord avec nos yeux, notre mémoire, notre voix; puis avec un, deux, plusieurs doigts; et bientôt la main devient pochoir. La Lune sera une feuille de papier sur laquelle nous imaginerons les dessins d'un lapin, d'un homme sciant du bois, d'une femme lisant, de saint Georges et le dragon, d'une tortue, d'un scarabée. Un bestiaire se dessine à sa surface avec les yeux des différentes cultures. Alors les rêves et la mémoire habitent les êtres vivants. Nous ne savons pas encore ce que

ressentent les animaux, les insectes et les végétaux en regardant la Lune avec ses mers et ses cratères. Voient-ils les formes que nous y voyons? Les ressentent-ils physiquement dans leurs différents cycles de vie et de mort? Ses diverses phases ont une influence sur ce qui vit ici-bas.

Le crayon suit la voie proposée par la vision, la pulsion de l'artiste. Il est l'intimité, l'audace et la liberté que les coulisses ou le studio de répétition permettent. Une fois sur scène, la création est à toute fin pratique terminée. Je dessine pour essayer, explorer, capter ce que je ne soupçonne même pas. Ma main devient le projecteur d'un film dont la pellicule se crée cadre après cadre. Au départ, il peut y avoir une intuition, une direction, une idée, une frénésie incontrôlée qui nous entraîne à réaliser. Dessiner est surtout méditer, contempler, voire prier à main ouverte au centre d'un vide en soi qui recevra la vision, l'apparence intérieure à naître. Ces rapports de durée remplacent une mystique du temps: le décalage entre ce qui est ressenti et ce qui se fixe sur la plaque du dessin. Mais ces décalages sont libres. Ils évoluent telles la rotation et la révolution de la Lune autour de la Terre.

Les deux mots ayant la plus longue définition dans le dictionnaire sont «faire» et «passer». Ils résument la nature de notre venue sur Terre: nous passons et pendant ce temps nous faisons des choses. Ils sont un peu les doubles de «créer» et «chercher».

Tant que nous vivons, nous offrons le même versant de notre être aux autres. L'œuvre témoigne de l'autre versant, non pas caché, mais à peine visible, de la réalité. Évoquer l'aspect caché d'un objet nécessite un point de vue singulier. Une personne placée sur un point fixe dans l'espace au bout de l'axe Terre-Lune verrait la rotation de la Lune sur elle-même (ce qu'aucun être humain n'a encore vu) et, derrière

elle, celle de la Terre, plus rapide. C'est une question d'angle de vue. Le temps joue peu ici, sinon dans sa manière de permettre au réel d'articuler sa présence à la nôtre. L'artiste témoigne de ce qui est perçu, découvert ou entrevu. Il prolonge, reformule à sa manière les formes, les reflets, les lumières, les matières placées devant lui. Ce qu'il expérimente rappelle ce vers de Baudelaire du poème *À une Passante*: « Un éclair... puis la nuit! »

Le caractère immédiat du dessin, sa faculté de capter sans distinction ce qui s'offre entre la mine et le papier, l'huile de lin et le film polyester, offre au corps les forces nécessaires du déploiement.

J'ai toujours aimé lire les fiches techniques des œuvres sur papier. Le nom des supports, des matières, les ingrédients et pigments retenus transforment l'élan inquiet en bond assuré, observable. Mis bout à bout, les termes parfois techniques opèrent à la manière des potlachs des Amérindiens: ils sont à la fois fêtes et offrandes. Ce sont les stances d'une incantation magique où chaque nom d'une composante annonce la vision qui sera offerte à tous: huile de lin, terre, graphite sur film polyester translucide; graphite et huile sur papier imprimé; fusain sur papier; pastel à l'huile, goudron, cire et impression sur pellicule Mylar; bâtonnets à l'huile et fusain sur impression à la gélatine argentique sur pellicule Mylar translucide; pastel à l'huile, pastel sec, huile et fusain sur papier vélin; acrylique sur papier et clous; fusain, pastel, graphite et collage sur papier.

Ces mots résonnent en silence, près des œuvres, à l'image d'une carte d'identité glissée dans un portefeuille. Leur adéquation aux dessins qu'ils accompagnent tient du mystère orphique et du chant sacré. Rien n'est dit, mais tout est suggéré. Ces vocables, osselets à jouer au sort, chuchotent par

énigmes, tel Héraclite ou l'oracle de Delphes. La parole des œuvres présentées est née d'une main tendue vers le visible, quête graphique incarnée. Cette quête possède un titre, des dimensions, un volume, une odeur dans certains cas. Cette peau nouvelle, territoire tendu offert au cadre vitré, donne à voir les pores du trait, ses motifs, ses textures et ses réseaux oniriques.

Sur la feuille, tous les possibles sont là. Ils veillent, près à bondir pour capter l'envol de la liberté. Nous écrivons de gauche à droite, tel le parcours du soleil d'est en ouest. Ailleurs, c'est de haut en bas, comme la pluie ou les rayons du soleil. Dessiner ne suit aucune direction prédéterminée. Pour l'astronaute dans l'espace, il n'y a ni haut ni bas. Il en est ainsi de la création. Où commence-t-elle? Où finit-elle? Où va l'œuvre qui médite dans la salle du musée ou de la galerie? Comment respire-t-elle dans l'attente d'un rapprochement avec le visiteur? Où se trouve le temps, le présent sans le *maintenant* de la main tenant un point d'interrogation en forme d'oreille?

Dessiner est la part intime, immédiate de l'être humain. Pour nommer, décrire, cerner, évoquer ce qu'il voit extérieurement ou intérieurement, il trace quelques lignes. Le petit prince de Saint-Exupéry demande: «Dessine-moi un mouton.» Pas sculpter, peindre, graver ou photographier. Non, juste dessiner. C'est la ligne directe la plus simple pour le réel. Elle a le spontané des bras qui se lèvent pour héler un taxi. Le bras trace dans l'air une demande. Le geste est pur, efficace, franc. Une fois assis dans la voiture, la réflexion, l'observation, la contemplation s'amorce. Sur le sable, l'orteil ou le pouce trace un cœur, un profil, un nom. Dessiner est la voie royale de l'intime dans l'infime. Cela doit demeurer simple et naturel. Comme peler un fruit ou couper du pain.

Jusqu'à ce jour, douze astronautes ont marché sur la Lune, de 1969 à 1972. Les parcours de ces marches, *EVA* (*Extra-Vehicular Activity*), sont aujourd'hui encore intacts, puisqu'il n'y a ni atmosphère ni vent sur la Lune. Au grain de poussière lunaire près, rien n'a bougé. Sans le vouloir, ces astronautes ont exécuté six nouveaux dessins (certains longs de quelques kilomètres). Un jour, pas si lointain, des voyages touristiques seront organisés sur la Lune. Il sera possible de visiter ces sites comme nous visitons sur Terre les œuvres monumentales du land art. Les artistes de ce mouvement de l'histoire de l'art du vingtième siècle ont dessiné dans la terre pour révéler au visiteur sa ténuité face au monde et à l'Univers. Marcher dans un dessin, devenir le crayon, la plume, le fusain délimite et définit les apparences enfouies dans notre inconscient.

Le dernier astronaute à avoir marché sur la Lune à ce jour, Gene Cernan, du vol Apollo 17, a tracé sur le sol lunaire les initiales de sa fille Teresa Dawn Cernan, TDC. Une façon élégante d'inscrire le féminin sur un territoire encore masculin.

Fascinés depuis la nuit des temps par les formes et visages que nous inventons sur la Lune, quelques humains ont eu la chance d'aller en inscrire de nouveaux.